***Les Cahiers des Dix*, Numéro 16. Montréal [la Société des Dix,]
1951. 282-3 p. Frontispice [portrait : Aristide
Beaugrand-Champagne...] 1 planche. 25cm.**

Marie-Claire Daveluy

Volume 6, numéro 2, septembre 1952

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301525ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301525ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1952). Compte rendu de [*Les Cahiers des Dix*, Numéro 16. Montréal [la Société des Dix,] 1951. 282-3 p. Frontispice [portrait : Aristide Beaugrand-Champagne...] 1 planche. 25cm.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(2), 279–291. <https://doi.org/10.7202/301525ar>

Les Cahiers des Dix. Numéro 16. Montréal [la Société des Dix,] 1951. 282-3 pages. Frontispice [portrait: Aristide Beaugrand-Champagne...] 1 planche. 25cm.

Sommaire: *Préface*, par Olivier Maurault, P.D., p.s.s. — *Aristide Beaugrand-Champagne*, par Olivier Maurault, P.D., p.s.s. — *Aegidius Fauteux*, par Maréchal Nantel. — *Les débuts de l'imprimerie au Canada*, par Aegidius Fauteux. — *Samuel de Champlain, botaniste antillais et mexicain*, par Jacques Rousseau. — *Lettres d'un exilé* par Jean Bruchési. — *Le Quebec Herald*, par Léo-Paul Desrosiers. — *Richelieu* (Indre-et-Loire), par Olivier Maurault, P.D., p.s.s. — *Un curé missionnaire: l'abbé S.-N. Dumoulin (1793—1853)*, par Albert Tessier, P.D. — *Trois seigneuries sans seigneurs*, par Raymond Douville. — *René Robineau de Portneuf et ses enfants*, par Pierre-Georges Roy. — *Un gentilhomme, coureur de bois: Daniel Greysolon, sieur Du Lhut*, par Gérard Malchelosse. — *Clubs et sociétés notoires*, par Victor Morin. — *Index général*, par Gérard Malchelosse.

Monseigneur Olivier Maurault nous présente comme à l'ordinaire les travaux de ses érudits collègues. Sa prose châtiée ne s'attarde pas en route. Il reste notre recteur bien-disant, un portraitiste académique dont les raccourcis littéraires n'empêchent nullement la justesse du trait. Il est né bienveillant, mais avec un sens critique qu'il dissimule sous des saillies fort spirituelles. Personne, je crois, ne "salue de loin la préface", quand c'est Monseigneur Maurault qui la signe. Tant mieux pour ceux dont il classe et qualifie les travaux. Le terrain se trouve préparé. Non qu'il y ait une urgente nécessité à s'y employer vis-à-vis de ce seizième *Cahier des Dix* qui s'avère varié, agréable à la lecture, et bien documenté. Il y a de belles personnalités chez les *Dix*; il y a des savants, des chercheurs opiniâtres, des découvreurs heureux, des historiens en quête de pièces originales dénichées par grâce d'état. Est-ce cette diversité qui rend leurs *Cahiers* vivants et d'une incontestable utilité dans les domaines de l'histoire, de la littérature, du droit, et depuis l'entrée de M. Jacques Rousseau, des sciences naturelles?

Comme il convenait, un article nécrologique rappelle la perte sensible subie par les *Dix*, le samedi 16 décembre 1950. Le cinquième parmi les membres fondateurs, Aristide Beaugrand-Champagne, architecte, archéologue, cartographe et héraldiste, décédait à Montréal à cette date. Monseigneur Maurault loue avec une sobriété émue ce collègue dont il pénétrait la valeur intellectuelle et scientifique. Nous avons peu "d'indianisants" véritables chez nous. Aussi faut-il déplorer la disparition de nos ethnologues, de ceux-là qui se passionnent aux recherches, avec un respect de la vérité qui crée la confiance, et cette admirable patience qui ne se soucie que des résultats probants. Il est trop tôt pour juger de l'œuvre de l'archéologue qui sut, en une circonstance, faire attendre plusieurs années sa réponse à un problème touchant les voyages du Découvreur du Canada. Il jugeait préférable d'apporter une contribution qui eut un caractère définitif, au lieu de faire montre d'ingénieuses hypothèses soutenues par un verbiage savant. Parce que M. Beaugrand-Champagne fut un serviteur fidèle de la science, il en eut les qualités: la modestie, la loyauté, la ténacité, la vision clairvoyante et cette incomparable disposition: savoir attendre en recherchant l'ombre favorable au travail créateur. Nous avons souvent apprécié ses méthodes de travail. Il reste, nous le répétons, un modèle des longs labeurs silencieux, désintéressés, grevant le courage, mais dont l'espoir d'une relative réussite, fût-elle tardive, maintient jusqu'au bout à la tâche. Son nom demeure attaché à notre architecture et à notre archéologie canadienne-française. Il sut s'y tenir à jour, dans un éclairage propice. Qui d'entre nous, en outre, ne se sent tout chagrin de ne plus pouvoir consulter l'obligeant héraldiste? Le portrait que la Société des *Dix* nous offre en frontispice est saisissant de vérité. Cette cordialité souriante voile à peine une intelligence en alerte, une raison faite d'équilibre, un cœur soucieux d'entraide.

La Société des *Dix* dont nous connaissons la devise fraternelle l'affirme de nouveau en commémorant, cette année, le dixième anniversaire de la

mort d'Aegidius Fauteux qui fut durant quelque temps, l'âme dirigeante du groupe, un conseiller agréé par tous. Très courtoisement, M. Maréchal Nantel lui cède l'espace dont lui-même devait disposer dans ce seizième *Cahier*. On y insère un manuscrit de cet écrivain original et admirablement renseigné. M. Maréchal Nantel consacre au souvenir de M. Fauteux quatre pages disertes qu'il termine par ces mots: "Fidèle à l'amitié féconde qui m'a été si précieuse, j'ai tenu à lui céder ma place dans ce cahier de 1951".

La Société des Dix à laquelle on accordait le privilège, à la mort de M. Fauteux, de publier ses manuscrits, en connaissait mieux que quiconque la valeur et pouvait en faire un choix opportun tout autant que judicieux. Ce privilège devait durer dix ans, à compter de la date du décès. La Société ne manqua point de vaquer à sa tâche dans la mesure où les circonstances le permirent. Seuls, je crois, certains problèmes d'édition qui entravent les travaux de beaucoup d'écrivains de nos jours, l'empêchèrent de publier davantage. Donc, pour le dixième anniversaire de la mort de cet érudit (1941—1951), les Dix jugèrent bon d'intercaler dans leur *Cahier*, une courte étude traitant de l'histoire du livre chez nous et intitulé: *Les débuts de l'imprimerie au Canada*.

En 1930, M. Fauteux publiait en langue anglaise son premier essai sur l'introduction de l'imprimerie au pays. L'adresse bibliographique contenait ces mots: "published in the interests of the printing craft by Rolland Paper Company Limited, Montreal, Canada". Ce sujet neuf, qu'il traitait le premier avec une telle ampleur, car toutes nos provinces y défilaient par ordre chronologique, avait été demandé à M. Fauteux. Ce n'était pas un choix personnel, des recherches librement entreprises, avec tout le temps voulu pour préparer une bonne et valable rédaction. Par ailleurs, M. Fauteux travaillait vite, trop vite peut-être, comme l'exigeait jadis son métier de journaliste, dont il ne se dégagea jamais complètement et que son style reflétait avec ses qualités, mais qui n'en évite pas toujours les dangers. Puis, n'était-il pas d'accord en cela avec son propre tempérament physique et moral? Peu de Canadiens pensèrent, agirent et écrivirent comme lui *en vitesse*. On s'essouffait un peu à suivre ce bibliothécaire infatigable, se hâtant toujours, prompt à la riposte comme à l'exacte découverte. En 1933, il donnait sur *nos premiers imprimés*¹, une nouvelle version en langue fran-

1. Mais non sur *nos incunables*. On oublie, en certains milieux érudits, que ce terme désigne uniquement les livres ou pièces imprimés de 1437 à 1501. Il y a des incunables en Europe, mais non en Amérique. L'introduction de l'imprimerie au Mexique eut lieu en 1535; aux Etats-Unis, en 1638; au Canada, en 1751, dans la Nouvelle-Ecosse. Par conséquent, nous offririons des incunables datant de trois siècles après l'invention de l'imprimerie? Essayez du reste d'établir la notice bibliographique d'un véritable incunable, *sans une savante initiation*. Vous ne le pourriez point, tandis que dans le cas de nos soi-disant incunables, la tâche est relativement facile. Il faut enfin éviter l'équivoque qui apparaît quand on parle d'incunables "canadiens". S'agit-il d'incunables européens émigrés en Amérique? Ils y abondent. Aux Etats-Unis, les CAXTON sont aussi nombreux qu'en Angleterre. Ou bien, s'agit-il de nos imprimés du XVIII^e siècle, par une erreur trop manifeste traités d'incunables?

çaise de son œuvre. Il en faisait l'objet d'une conférence. Ce travail, demeuré inédit jusqu'ici, est très abrégé, se limitant aux provinces de Québec et d'Ontario. Seulement, il se termine par d'intéressantes considérations générales et une déclaration de M. Fauteux au sujet d'un inventaire de nos premiers imprimés alors *en préparation*. "Le seul bibliographe, écrivait-il, qui ait tenté auparavant ce travail, indiquait 400 [imprimés de 1752 à 1820]. Je suis parvenu à en retracer plus de 1,000, dont 750 sont abrités par la seule Bibliothèque Saint-Sulpice, et je n'ai pas la prétention d'avoir encore tout découvert..."²

Puis-je exprimer le regret que l'un des Dix n'ait pas songé à annoter le travail de M. Fauteux. M. Victor Morin, qui a publié dans une édition de très petit format et hors commerce, une étude sur le sujet; M. Gérard Malchelosse, excellent bibliographe, se seraient si bien acquittés de cette tâche.

Rappelons en dernier lieu que M. Fauteux, en 1940, reprenait, en langue française, son *Histoire de l'imprimerie au Canada*. Il en autorisait l'impression dans l'*Album-Souvenir* de la Fédération catholique des métiers de l'imprimerie au Canada. Elle y occupe les pages allant de 63 à 71 du recueil. Cette publication de circonstance, aujourd'hui épuisée, ce que n'ignore point la *Société des Dix*, justifie, celle-ci, de nous présenter la version de 1933 de leur collègue.

Les vingt-deux pages de M. Jacques Rousseau, qui occupe chez les Dix le fauteuil de M. Aristide Beaugrand-Champagne, sont consacrées à Samuel de Champlain, botaniste mexicain et antillais. C'est une étude de spécialiste. Il semble impeccable. S'entourant d'autorités, il discute en les citant plusieurs points obscurs, avance avec prudence, l'œil bien ouvert sur les obstacles et les surprises de la route. Il affirme rarement, mais en y mettant de la circonspection, ne rejette aucune probabilité. Il est difficile de ne pas accorder notre confiance à un savant de cette trempe. Aussi bien, après avoir lu avec attention ses observations sur Champlain, voyageur au Mexique et aux Antilles et auteur d'un manuscrit dont on lui conteste la paternité, nous avons presque totalement accepté ses conclusions. Je dis: "presque totalement", car le voyage de Champlain, de 1599 à 1601, ne reste pas seulement "vraisemblable", il demeure certain, à notre humble avis. A-t-on le droit de ne pas tenir compte de la parole de cet honnête homme quand il affirme à plusieurs reprises avoir posé tel ou tel geste? Champlain n'a jamais menti, dans le sens détestable et cynique de ce mot. Hors, le fondateur, le Père de la Nouvelle-France déclare dans son

2. "Le seul bibliographe" dont il est ici question, c'est la savante Mademoiselle Marie Trémaine, autrefois de la Bibliothèque publique de Toronto. Justement, elle vient de publier le résultat de ses recherches dans un important ouvrage intitulé: *A Bibliography of Canadian imprints, 1751-1800*. Toronto, University of Toronto Press, 1952. "Canadian imprints" ne devient jamais sous la plume de Mademoiselle Trémaine, "Canadian incunables".

récit de voyage de 1603, et aussi dans celui de 1632, où il résume ses divers voyages, avoir séjourné dans les pays mexicains et antillais. "Sur ces entrefaites, nous apprend-il, je me trouvai en cour venu fraîchement des *Indes occidentales*, où j'avais été près de deux ans et demy après que les Espagnols furent partis de Blavet, & la paix faite en France, où, pendant les guerres j'avais servi sadite Majesté souz Messeigneurs le Mareschal d'Aumont, de Sainet Luc & Mareschal de Brissac." (*Voyage...* 1632, éd. de la Société de Champlain (Paris, Collet, Livre premier, chap. II: 314-315). Nous trouvons également la même affirmation du voyage, dans une pièce légale de 1629, intitulée: *Mémoire en requête de Samuel de Champlain*, pour la continuation du paiement de sa pension. On y écrit: "Sire, voilà en peu un échantillon du travail du Sieur de Champlain qui depuis trente-cinq ans a rendu continuellement service à Votre Majesté tant aux armées du feu Roy [Henri IV] que au voyage qu'il fit il y a trente ans aux *Indes Occidentales*, & depuis en vostre Nouvelle France, en laquelle il a presque continuellement séjourné..." Ce placet fut découvert et publié par Gabriel Marcel à Paris en 1886: "Il ne porte ni date, ni lieu d'impression, dit le bibliographe Philéas Gagnon, mais a dû être imprimé vers 1630. Champlain, continue M. Gagnon, y donne un grand nombre de détails qui demanderaient beaucoup de recherches pour être trouvés dans ses autres ouvrages." (Voir *Essai de bibliographie canadienne*, 1895, vol. I: 104, no 769).

Quant au manuscrit dont les diverses pérégrinations se retracent encore mal, il est peut-être l'œuvre de Champlain, mais ne s'est-il pas chargé, en route d'interpolations? Qui nous assurera que tout y est de la main de Champlain. Bref, une étude minutieuse s'impose avant de ne rien conclure. Nous nous en rapportons donc au jugement de M. Rousseau qui, d'ailleurs, avoue s'être basé uniquement sur les extraits botaniques. C'est déjà beaucoup, certes, et nous lui en sommes reconnaissants.

L'activité intellectuelle de M. Jean Bruchési m'étonne toujours. Sa tâche, en qualité de sous-secrétaire de la Province, l'accapare beaucoup et cependant, il demeure un fidèle visiteur des archives et des bibliothèques. Il s'y attarde, se met en quête de rares et beaux documents. Il en rédige de vivantes analyses. Sans aucun doute, comme quelques-uns de nos littérateurs, sa "lampe" brille tard dans la nuit. Pour assurer l'agrément et la variété du seizième *Cahier des Dix*, voici qu'il a décidé de toucher à la biographie canadienne. Il en connaît l'indigence. Il y fait discrètement allusion dès le début de son article sur ces *Lettres d'un exilé (1837-1839)*, celui-ci n'étant autre qu'une des hautes figures politiques du Canada français, Louis-Joseph Papineau. "Personne, déclare-t-il, ne nous a encore donné la biographie impartiale et complète du tribun..." Combien il a raison, puisque cette correspondance qu'il dépoille avec nous, permet déjà d'entrevoir un portrait plus humain de ce chef, moins "statufié", où l'on retrouve, libéré de toute prose, volontaire ou involontaire, son esprit fier, indomptable, naturellement enclin à l'éloquence, peu importe si son auditoire ne se com-

pose que de ses intimes, ou de sa femme et de ses enfants. Il est une voix que des visions aiguës poussent à s'élever. Tout lui devient prétexte pour se délivrer du démon prophétique qui le brûle. Mais le cœur réclame aussi ses droits à travers la mission orageuse qu'il remplit. M. Bruchési, que la vie active enleva un jour aux rêves du poète, en conserve les dons. Il évoque, dans une atmosphère de grâce intime, où pénètre un peu d'air des sommets, cette personnalité dont il devine les secrètes tendresses enfouies sous la turbulence des mots et des jugements parfois injustes. Qui sait, M. Bruchési, qui nous promet d'analyser d'autres lettres du tribun, aura peut-être raison de notre sévérité, venant toujours mitiger notre admiration envers ce grand homme dont la superbe fut cause d'erreurs et d'accusations de caractère pénible? Nous nous raidirons sans doute moins à son endroit en le connaissant de façon plus complète.

Mais le biographe ne pouvait-il citer au long une des lettres du tribun? Son goût littéraire, son sens de l'histoire n'auraient certes pas failli dans le choix d'une des meilleures et des plus significatives missives.

Un ex-journaliste moderne appréciant l'œuvre d'un journaliste de jadis, voilà qui retient notre attention et assure d'avance notre plaisir. M. Léo-Paul Desrosiers est un de ces esprits qui explore en profondeur la pensée d'autrui. Qui dira ce que cet écrivain aura été davantage où il excelle? Il y a le journaliste d'hier que l'actualité saisissait mais n'empêchait point de voir bien au delà; il y a le romancier en lutte avec des personnages dont la spiritualité est émouvante; et aussi, l'essayiste, traitant avec la synthèse pour en offrir de solides raccourcis; enfin, voici l'historien que l'enchaînement des faits préoccupe, qui en discerne les causes. Nous demeurons perplexe, mais sans en éprouver de regret. Cet écrivain, quel que soit le genre qu'il adopte, médite des textes avant de les couler dans une forme littéraire qui en accroît encore la remarquable intensité intellectuelle.

Le *Quebec Herald, Miscellany and Advertiser*, journal édité par William Moore, de 1788 à 1790, fait l'objet de l'entretien de M. Desrosiers. Il resuscite fort bien cette feuille. Nous sommes avides d'en parcourir les quatre, six ou huit pages dont elle se composait chaque semaine. A moins d'invoyer une raison particulière d'étudier à fond ce périodique, de format grand in-quarto, nous en connaissons très bien l'esprit et en devinons l'influence en lisant l'article de M. Desrosiers. Ce qui est avantageux ce sont les renseignements historiques que l'on en peut tirer. Nous le pressentons tout de suite en présence des observations de M. Desrosiers, très au fait de la politique canadienne, et qui ne dédaigne, en outre, aucun fait divers pittoresque, aucune de ces coutumes qui nous semblent aujourd'hui à la fois curieuses et pénibles. La mentalité des Britanniques et des Canadiens de l'époque, c'est-à-dire, entre l'Acte de Québec et la Constitution de 1791, se dégage parfaitement de cette étude. Bien entendu, une analyse qu'on peut enfermer dans douze pages n'offre point de jugement définitif sur chacune des questions abordées, mais c'est tout à l'honneur d'un écri-

vain d'avoir quand même réussi à bien condenser de nombreuses vues générales de caractère surtout politique.

Monseigneur Maurault ouvre ses carnets de voyage. Une petite ville de France apparaît dans son décor presque intact du dix-septième siècle. Monuments, riches maisons, église, château dont quelques parties subsistent, mettent leur note de somptuosité dans le calme paysage. C'est là *Richelieu*, la petite cité créée jadis par la toute-puissante Eminence, le Cardinal de Richelieu, dans son duché situé en Poitou. Elle demeure, de nos jours, une petite ville de souvenirs, dans le département d'Indre-et-Loire. En évoquant ce coin de province, Monseigneur manifeste son intention de rendre ainsi hommage au général ministre de Louis XIII, qui montra de la sollicitude pour la colonie de la Nouvelle-France. Le signataire de la Charte des Cent-Associés comptait en outre pour nous rappeler à son souvenir sur sa nièce, la belle, charmante et pieuse duchesse d'Aiguillon, dispensatrice de ses dons, et qui ménagea si bien la venue, sur nos rives, de nos premières hospitalières.

Monseigneur Maurault, en bon historien, énumère les lieux, les forts, les rivières, tout ce qui porte au Canada le grand nom de Richelieu. Il y trouve un motif suffisant pour que nous nous intéressions à ce qui a trait en France à cet ancien protecteur de notre pays. Comment le contredire? Nous le suivons avec plaisir dans une excursion où rien n'a échappé à son attention. Son œil exercé discernait vite ce qui valait la peine d'être vu et décrit. Ce qu'il néglige lui attire notre reconnaissance, car le temps est précieux en route. Qui ne souhaiterait voyager sous sa direction avertie, agréable, et si volontiers, d'une ironie de bon goût?

Je ne sais si je ne me trompe, mais il me semble que Monseigneur parle de Richelieu (Indre-et-Loire) à la façon d'une visite un peu irréelle. Toute cette magnificence semble un Bois-Dormant enseveli dans sa gloire depuis trois siècles. Quand Monseigneur nous parle du château avec son parc immense, ses beaux salons, ses marbres, ses meubles de style, il recrée vraiment tout cela; il semble vouloir en ignorer la lamentable dispersion aux heures de la Révolution de 1789. Et alors, le souvenir d'une lecture assez récente surgit dans mon esprit. J'avais repris, du Père de Rochemonteix, l'ouvrage en quatre volumes: *Un collège de Jésuites aux XVIIe & XVIIIe siècles*. Parmi les pièces justificatives, le document XI (vol. 4, pages 414-419) relatait un *Voyage de Richelieu et de Bretagne en l'année mil six cent quatre-vingt-dix-neuf...* par Monsieur Herbais de la Hamaide. A la Flèche, MDCLXXXIX. Les voyageurs: deux pères jésuites du Collège de la Flèche avec six logiciens et trois rhétoriciens de cette institution. Ils accomplissaient leur excursion aux vacances de Pâques d'avril 1699. "Le Château, déclare un des visiteurs, est un chef-d'œuvre, il n'y a que Versailles qui puisse lui disputer sa beauté... Le dedans du Château surpasse infiniment le dehors. Ce ne sont que peintures achevées, que dorures, tapisseries, boiseries de la dernière délicatesse... Le grand salon, à ce qu'on dit,

⁸surpasse tous ceux des Châteaux de Sa Majesté... A l'entrée, on admire la table du monde la mieux couverte... Cette admirable pièce a six pieds de long sur quatre de large; elle est d'ouvrage de marqueterie, fabriquée de pierres précieuses...; au milieu de la table et de l'ovale, on voit une agathe d'une valeur surprenante... il y a tout autour d'icelle une douzaine d'autres agathes... et dans leurs intervalles des fleurs et des fleurons de cornaline d'agathe, de jaspe et de lapis-lazuli, dans lequel on remarque quantité de veines d'or..." Qu'est devenue cette merveilleuse table qui nous jette en pleine féerie? Monseigneur le saurait-il? Il connaît si bien la petite cité ducale de *Richelieu* (Indre-et-Loire).

Chaque étude de Monseigneur Tessier témoigne de son esprit chercheur, possédant le don de s'engager avec succès dans le sentier choisi. Tantôt, ses découvertes nous apportent des vues d'ensemble d'une époque, qu'il circonscrit dans le temps comme dans l'espace. On n'en saisit que mieux le relief, et tous ces détails, significatifs, qui passeraient inaperçus sans cette précaution; tantôt aussi, Monseigneur examine longuement, avec les yeux de l'historien, une institution régionale qui eut ses années de gloire; tantôt encore, il scrute avec finesse de vieux portraits que personne ne regarde plus. C'est précisément devant une de ces figures oubliées que Monseigneur nous conduit. Son bon sourire n'est pas sans malice. Il connaît à fond les personnages que son flambeau illumine. Il sait quelle surprise et quelle admiration seront nôtres en écoutant sa belle histoire. Voici donc, présenté par Monseigneur Tessier, la mince et haute silhouette d'un curé-missionnaire: *Messire Sévère-Nicolas Dumoulin*, né à la fin du dix-huitième siècle, "d'une belle lignée trifluvienne", et dont on pourrait célébrer le centenaire de la mort l'an prochain, plus précisément encore, le 27 juillet 1953.

Soixante années de vie ont laissé des traces profondes sur ce visage et ce long corps d'ascète. Le regard, cependant, trahit l'âme joyeuse, son honneur d'apporter Dieu à d'humbles enfants des bois. Ou bien, s'empressant à la voix de son évêque, le prêtre s'installe, avec le sourire, dans une cure reposante, où l'on court entendre sa parole, recevoir ses conseils, où, surtout, on se prend à aimer Dieu davantage, parce que "M. le Curé, c'est un saint, et que nous voyons vite le bon Dieu en lui". A l'occasion, le missionnaire reprend les routes difficiles de l'apôtre. Son zèle le brûle à l'endroit d'infidèles assez proches. Remarquons comme les prêtres de jadis savaient s'attacher les groupes ruraux qu'on leur confiait. Ou bien, serait-ce que la foi admirable de ces Canadiens éclairait leurs âmes, à la façon des grands saints: une sainte Thérèse s'abîmait à la pensée de la grandeur du prêtre, elle voulait baiser la trace de ses pas. Avouerai-je, à ce sujet, que je sais pertinemment ce qui en était au sujet de Messire Dumoulin? Ce n'est pas seulement le merveilleux missionnaire de la Rivière-Rouge qui me retient avec émotion devant l'image qu'en ressuscite Monseigneur Tessier. Pourtant ce motif puissant y suffirait. Le missionnaire ne comptait que vingt-cinq ans quand il foula pour la première fois les terres du Nord-Ouest, quand

il y souriait, à son débarqué, à cette magnifique Marie-Anne Gaboury, Madame Jean-Baptiste Lajimonière, qui vécut dans ces endroits périlleux de 1807 à 1878, durant soixante et onze ans, songeons-y bien. Dieu accorda une longue existence à la vaillante Québécoise, née à Maskinongé, et décédée à Saint-Boniface, âgée de 96 ans³.

Non, il y a autre chose qui m'attarde autour du fidèle compagnon et ami de Monseigneur Provencher, de celui qui réservait au presbytère d'Yamachiche, un coin du souvenir afin que le prélat vint mourir près de lui, après sa vie de travaux épuisants; il y a d'inoubliables souvenirs d'enfance. A la voix de Monseigneur Tessier se mêle la voix d'une aïeule très chère, qui n'en finissait plus de raconter des traits touchants sur le "bon et saint Monsieur Dumoulin". On le voit, il existe, sur ce prêtre, une sorte de tradition orale⁴ qui se perpétue depuis trois générations, à Yamachiche et ailleurs aussi. Tradition qui corrobore les sources écrites, certainement celles que nous livre Monseigneur Tessier à la fin de son étude.

Sachons gré à un historien moderne de la Mauricie d'exhumer de l'oubli d'héroïques et saintes figures de prêtres. C'est un narrateur excellent que Monseigneur Tessier, comme sait l'être, d'ailleurs, un grand éducateur de sa trempe. Son dévouement à cette cause commune à tant d'autres résiste à tout: au temps, à la fatigue, aux labeurs de l'écrivain, aux incompréhensions, à la nécessité de se tenir sans cesse à la page. Que la Mauricie garde longtemps son apologiste... *dépareillé!*

Voici une manchette réussie: *Trois seigneuries sans seigneurs*. Que ceux qui demeurent sans curiosité en la lisant, nous jettent la première pierre. Notre curiosité reçoit, du reste, sa récompense. C'est une étonnante *tapisserie* tout à l'honneur de nos ruraux que le travail élaboré de M. Raymond Douville. C'est une œuvre presque de chartiste, toute proche des vieilles pièces notariales de chez nous, comme aussi de nos premiers registres paroissiaux. De vieux colons défilent non loin de leurs habitations en bois rond. Un coin de la tapisserie les fait voir en hiver, chaussés de raquettes, figures de courage et de labeurs sans fin. Nous en restons d'autant plus saisis que ces anciens Canadiens ne sont plus des colons anonymes. Leur identification constitue des révélations de tous ordres: famille, petits faits journaliers, dangers courus, état de vie qui nous semble d'un caractère pénible, mais qui gardait sans trop de reproche, sans crainte, actifs, bien vivants, ces pionniers seuls parfois à défricher de grands territoires.

3. Voir: Abbé Georges Dugas, *La Première Canadienne du Nord-Ouest...* 2e édition. Saint-Dizier (Haute-Marne, France), Impri. Thévenot, 1907.

4. Puis-je me permettre un souvenir plus intime encore? Monseigneur Tessier nous apprend que le 20 septembre 1858 eut lieu la vente publique des biens de M. Dumoulin. Parmi les exécuteurs testamentaires se trouvait le Dr Léon Désaulniers. C'est mon grand-père maternel. Il fit ce jour-là l'acquisition, entre autres choses, d'une belle pièce d'argenterie, un service à thé. On utilise parfois cette relique dans la famille.

L'histoire de la seigneurie des Lotbinière garde sa note de distinction à cause des seigneurs qui ont été absents pour des raisons fort valables. De hautes charges officielles les fixaient à Québec. Admettons qu'ils consentaient très volontiers à ces absences, qu'ils auraient fait naître d'autres motifs pour se les procurer, mais enfin ce n'était pas pour se croiser les bras. Il y avait beaucoup de besogne à abattre pour Messieurs Chartier de Lotbinière à Québec.

L'histoire de la seigneurie Deschaillons ramène le souvenir de l'ancien officier de Carignan, Pierre de Saint-Ours, chevalier de Saint-Louis, que l'on vit pérégriner sans cesse, soit à Sorel, à Montréal, à Saint-Ours, et plus tard, mais à deux reprises seulement, à sa seigneurie Deschaillons. Son existence demeure une longue lutte contre la pauvreté qui mit à contribution, à son chagrin et à sa confusion, ses filles aînées, en route chaque matin durant la belle saison pour besogner aux champs. L'une d'elles accomplit des prouesses qui en font une émule de "Magdelon" de Verchères. Comment s'étonner que le capitaine de Saint-Ours, aux prises avec quelles misères matérielles, ait abandonné à son sort une de ses seigneuries? Elle ne pouvait guère le sortir de la lamentable condition où il se débattait à Saint-Ours et à Montréal.

L'histoire de la seigneurie de Saint-Pierre-les-Becquets possède moins de brillant, sinon autant d'intérêt. Elle fut concédée à un notaire très occupé, Romain Becquet, qui n'y mit jamais les pieds et n'activa d'aucune façon la colonisation. Il en fut déchu. Ses filles se la virent peu après concédée, mais elles s'en désintéressèrent tout comme leur père, jusqu'à ce que l'une d'elles fût mariée au Sieur Levrard. Celui-ci agit aussitôt en seigneur muni de tous les droits. Le "dictateur" Levrard, ainsi que l'appelle M. Douville, s'en prit alors à Gilles Masson, un colon laborieux, rempli de mérites, et qui avait fini par prendre le titre de seigneur dont il remplissait à merveille le rôle. Ce fut une petite guerre, où nous retrouvons dans toute son ardeur "l'humeur processive de nos ancêtres".

M. Raymond Douville apporte au *Cahier des Dix* une contribution de valeur. Si toutes nos seigneuries voyaient leurs origines établies avec cette ampleur de vision et une documentation aussi rigoureuse, nous verrions surgir dans leur vérité historique, tous ces colons endurents, audacieux, enracinés aussi fortement au sol que les chênes qu'ils abattaient, et dont est sorti peu à peu notre petit peuple qui sait survivre aux orages. Ces souvenirs nous fortifient. Ne cessons pas d'y faire appel.

Nous connaissons maintenant les trois générations canadiennes de la noble famille des Robineau, barons de Portneuf (depuis 1681), grâce aux pièces d'archives que dépouille avec l'aisance du spécialiste M. Pierre-Georges Roy. Son étude garde le mouvement et la couleur de notre vieux régime français, la première génération des Robineau débarquant sur nos rives, en 1645, avec René, officier attaché à la maison de M. de Montmagny. L'histoire de cette famille se termine au Canada avec le chevalier Etienne Robineau de Portneuf, qui retourne en France en 1760 ou 1761. Quelle

existence dure, guerroyante, où le tragique n'est pas absent, ont menée la plupart des Portneuf. Le vainqueur du poste de Casco, dans la Nouvelle-Angleterre, René II Robineau de Portneuf, loué par Frontenac, demeure toujours épanaché dans sa gloire militaire. Sa tête audacieuse émerge au-dessus de son groupe familial. Hélas! son fils, l'abbé Philippe-René, curé en 1759, de Saint-Joachim, sur la Côte de Beaupré, devait payer la rançon du fait d'armes paternel. Il possédait la haute vaillance des fils et des petits-fils du premier baron, et fut massacré à la tête de quatre-vingts paroissiens, alors que tous sortaient d'une maison fortifiée, le 24 août 1759.

M. Pierre-Georges Roy appuie le récit de cet incident de références et de citations où l'on relève les noms du Capitaine John Knox, du général Montcalm, de M. de Ramezay, signataire de la capitulation de Québec, en 1759, de l'intendant Bigot, tous contemporains des événements. Aussi M. Roy reproduit un article de 1904, paru dans la *Presse* de Montréal, signé Ignotus, pseudonyme de l'historien distingué, Thomas Chapais.

On a plaisir à lire les travaux de M. Roy. Le vaillant organisateur de nos Archives provinciales anime aujourd'hui sa retraite par la présence de combien d'ombres historiques qu'il interroge sans relâche. Il suscite de plus notre admiration: n'est-il pas en train de créer une dynastie d'archivistes portant son nom? Nous songeons à son frère aîné, Joseph-Edmond, l'érudit auteur de la *Seigneurie de Lauzon*, attaché au bureau des Archives fédérales à Ottawa, de 1908 à 1913, année de sa mort. Il ouvrit la voie à la famille. Nous songeons surtout à son fils, Antoine, qui lui a succédé aux Archives provinciales, à la grande satisfaction des historiens. M. Antoine Roy, docteur ès lettres de l'Université en 1930, à Paris, y suivait alors assidûment, en qualité d'auditeur libre, les cours de cet incomparable foyer de haut savoir, en France, l'Ecole des Chartes.

Daniel Greysolon du Lhut, un des "Césars" des forêts de l'Amérique du Nord, intéresse beaucoup le chercheur émérite que nous connaissons tous, M. Gérard Malchelosse. Face à ce gentilhomme coureur de bois, cet érudit lui arrache un à un ses secrets. Il éclaire étonnamment la physionomie de "ce demi-sauvage", comme l'appelait avec un peu d'irrévérence le grand Talon. Le labeur du nombre et des fondateurs des Dix n'est ni facile, ni susceptible de raccourcir. C'est un examen rigoureux et long des documents concernant du Lhut. La critique historique a si fort à faire pour obtenir un peu d'accord entre les pièces originales; ou bien, quand la chose devient impraticable, avec quel soin ne faut-il pas dépister et mettre bien en évidence les trop flagrantes contradictions. Mais je crois que la vocation d'érudit passionne M. Malchelosse et qu'il n'est jamais aussi heureux qu'en mettant à contribution les divers bureaux d'archives du Canada, des États-Unis, de la France, d'où encore, puisque, comme le remarquait jadis l'abbé Verreau, nous retrouvons des pièces d'archives canadiennes dispersées à travers toute l'Europe. M. Malchelosse nous donne une liste des ouvrages consultés. Peut-être eût-il fallu séparer les sources, manuscrites et imprimées, de l'époque contemporaine des faits et du personnage, de la

bibliographie des ouvrages modernes. Mais, comme nous en prévient M. Malchelosse, sa "bibliographie ne prétend pas être complète" ni, sans doute, dressée de façon définitive. Puis, quand s'arrête un tel chercheur, sur la voie de la découverte? Tant qu'un peu d'ombre environnera la personnalité et les aventures extraordinaires de du Luth, M. Malchelosse ne quittera pas son poste d'observation. Sa vigilance restera sans fin. J'aime la simplicité émouvante de la citation avec laquelle l'historien termine sa belle étude documentaire sur un personnage calomnié de son vivant: "Le gouverneur Yaudreuil écrivant au roi le 1er mai 1710, dit entre autres choses: Le Sr Dulud capitaine, est mort cet hyver; c'estoit un très honnête homme". Ce Montréalais avait l'âme généreuse. Il fut un grand serviteur de la Nouvelle-France, soit qu'il travaillât à la pacification des Sauvages, soit qu'il explorât avec succès les terres du Minnesota (États-Unis).

M. Victor Morin achève, dans ce seizième *Cahier*, l'histoire des *Clubs et Sociétés notoires d'autrefois*. S'est-il diverti autant que nous des détails pittoresques et souvent hilarants qui ont accompagné chaque notice? Je le crois. M. Morin a publié des travaux dont les titres humoristiques nous révèlent son esprit curieux, volontiers rieur, et d'une finesse non sans malice.

Lorsque l'intérêt des chercheurs se portera sur nos coutumes, témoignant de notre sociabilité naturelle, les quarante groupements dont M. Morin a raconté l'histoire seront très utiles. Il s'y trouve un évident souci de l'exacte information afin de rétablir dans leurs cadres d'autrefois et d'hier toutes ces réunions dont les buts présentent une grande diversité. Y dominent, à mon avis, les récréations joyeuses, les sports, les efforts d'une gastronomie traitée avec art tout en se préoccupant de l'appétit robuste des convives. Mais l'on s'est aussi tourné vers l'instruction classique et technique pour la favoriser de toutes façons. Les jeux intellectuels et les divertissements dramatiques eurent leur tour. Bref, ceux qui liront la dernière tranche du travail de M. Morin passeront des minutes charmantes. Ils finiront, en outre, sur des pages d'une originalité peu commune. Les *Casars* occupent les derniers rangs du cortège, bien entendu à cause de la date de fondation, non de leur gaieté de pince-sans-rire. La bohème romantique a été vécue au Canada avec ces imaginatifs lettrés dont l'humeur fut aussi variée que le talent manifeste.

M. Morin nous donnera-t-il une bibliographie des travaux qu'il a consultés? Ce serait une liste piquante à souhait, par instants, composée de plaquettes rarissimes et de manuscrits presque introuvables. Seuls, des bibliophiles de la qualité de M. Victor Morin peuvent en dresser de semblables.

La Société des Dix nous présente chaque année un recueil dont personne ne conteste l'autorité. La Collection des seize volumes constitue un trésor que les bibliophiles, les spécialistes de l'histoire, et même tout lecteur instruit n'ont pas fait faute de se procurer. Je crois cette collection difficile

à trouver aujourd'hui, du moins quand il s'agit des premières années. N'est-ce pas un hommage proclamant l'excellence des travaux qui la composent ?

Puis-je ajouter que le dernier *Cahier* est une réussite peut-être sans précédent encore ? Il y a beaucoup de nouveau, à côté d'une érudition historique presque impeccable. On semble avoir travaillé allégrement au milieu des vieux livres, des manuscrits et des pièces. La poursuite de la vérité qui se dérobe sans cesse, par la faute de contemporains indifférents, ou la négligeant dans son expression écrite, ou encore se faisant iconoclastes et un peu vandales, ne semble pas entamer la sérénité, ni enlever le goût du labeur chez les Dix. Ce dont nous devons les louer, car des historiens de leur valeur qui se groupent afin de s'entr'aider avec efficacité, ne sont pas chose si commune au Canada français qu'on ne doive la signaler, à chaque occasion favorable.

Marie-Claire DAVELUY